

RÉVÉRENCE

RÉVÉRENCE –

De l'indo-européen *ver* : observer, faire attention

Respect profond, grande considération
Grand respect mêlé de crainte.

Mouvement du corps pour saluer, qu'on fait soit en s'inclinant, soit en pliant les genoux.

Hommage.

Dans ce projet, nous entendons le terme de « révérence » selon deux angles : la révérence des espèces en voie d'extinction qui « tirent leur révérence », se retirant en nous saluant une dernière fois. Et l'hommage, la considération que nous souhaitons, humains, leur témoigner avant leur départ.

Cette révérence est donc à la fois un adieu et un salut, la fin d'un cycle et l'occasion de le nommer, peut-être d'en retenir la disparition.

« **IL N'Y A PAS DE POÉSIE DANS LES CATAclysmes, AUCUNE, IL N'Y A PAS DE POÉSIE DANS LA DÉVASTATION NI DANS L'EFFROI, JAMAIS. MAIS À MON SENS, IL Y A UN ÉCHO POÉTIQUE QUI ADVIENT DANS LE SILLAGE DES CATASTROPHES : ELLES NOUS RECONNECTENT À CE QU'IL Y A DE PLUS HUMAIN EN NOUS, ET NOUS RECRÉONS SPONTANÉMENT LES LIENS PERDUS, LES LIENS ENFOUIS.»**

La vie habitable, V. Côté

Comment faire du deuil une célébration ? Non pas le deuil individuel, qui est déjà bien douloureux ; mais le deuil collectif. Nous parlons du deuil de ces centaines d'espèces animales qui disparaissent, des flores fracassées et de la conscience de notre finitude. Le rôle de l'artiste, et qui plus est du poète, est probablement de trouver le moyen de témoigner de ce deuil. De jouer un rôle d'alchimiste, de sublimer toute cette douleur. Rendre digeste la mort, en la célébrant. Comment tirer notre révérence ? Comment faire de sa parole une sorte de cérémonie joyeuse, dépositaire des absent.es ?

Notre création aborde la question de l'extinction des espèces, et de la manière dont nous pouvons témoigner de cette extinction. Notre souhait est d'inventer une cérémonie joyeuse, un rituel cathartique où les symboles, les pratiques, les partages seraient de mise pour réinvestir notre part poétique collective. Nous, humain.es.



Dorothy Cross, *Currach*, 2007, bateau en bois, goudron et fou de Bassan, 500 x 130 x 70 cm

NOTE D'INTENTION

Au départ de ce projet, un constat qui tisse une intuition et une réalité scientifique : en quinze ans, près d'un tiers des oiseaux ont disparu des paysages. Les causes de cette désertion sont nombreuses et, le plus souvent, humaines. A une vitesse folle, notre espèce s'érige une place hégémonique sur un monde crépusculaire : un royaume en ruines. Cette intuition, nous l'avons eue dans le silence soudain d'un chant jadis foisonnant ; dans l'espace vide d'un ciel brûlant qui n'est plus que rarement traversé des possibles d'un vol d'oiseau. Quelque chose se tait. Marielle Macé le souligne dans son essai *Une pluie d'oiseaux* : « Le printemps se tait, quelque chose de très familier est progressivement retiré, quelque chose d'enveloppant et d'immémorial, la preuve et la célébration habituelles du monde naturel, cet accès chantant à l'intensité du vivant qui vient, et semblait venir plus

souvent des oiseaux. » Ce mutisme grandissant des espèces qui nous entourent se double d'une perte non moins douloureuse : celle de cet espace en nous, cet intime qui est celui du chant, c'est-à-dire de la voix et du souffle traversés autrement que par la seule communication.

En tant que poètes, nous en sentons la mutation : la langue, progressivement, nous échappe, se tord et se mutile. Il nous faut longuement lutter pour extraire du canal de nos imaginaires quelque chose qui fasse réellement sens, qui parle profondément, et non seulement dans notre refuge – notre nid poétique – mais aussi dans le plain-chant de la parole proférée, adressée à d'autres. Ainsi donc, la langue est en guerre et en deuil. On craint de parler pour ne pas ajouter au vacarme qui fait taire les rares oi-

seaux qui restent. A l'image de l'oiseau lyre qui, pour se reproduire, va jusqu'à imiter le son des tronçonneuses qui détruisent son habitat, nous devons intégrer à notre pratique artistique le constat de sa perte, l'expression de son deuil.

Notre démarche est celle d'un témoignage intime et collectif, celui d'une génération crépusculaire, endeuillée de son avenir car privée de la richesse de son environnement. Nous souhaitons aller à la rencontre d'êtres qui partagent cette perte, recueillir leurs voix et pouvoir faire de ce constat commun un rituel mortuaire, une célébration, un appel, une révérence à ces espèces qui nous sont arrachées. Par une parole commune qui dit la perte, célébrer le nouveau chant, collectif, de celles et ceux qui ne se résignent pas à ce qu'on nous arrache les oiseaux, les plumes et la langue.

« Entre les étoiles parfois si vives et ces coassements qui me traversent de bord en bord, qui résonnent en moi et transforment par vibrations la substance même de mon corps, je suis au beau milieu de vies multiples qui m'expriment - me font sortir des balises de mon être et brouillent entre nous les distinctions. »

L'état nomade, Isabelle Miron

« Car il ne suffit pas d'ouvrir les oreilles pour entendre, il faut s'y mettre avec sa propre voix : écouter par la parole, par la bouche, dans des phrases susceptibles de rendre des mondes, des vies et des liens capables de se dire, de se penser, de se maintenir. La richesse de la parole, son abondance, sa précision, sa force, sa beauté, le soin pris à parler devient un indice, une preuve même – la preuve de ce qui nous attache à ce qui nous fait parler (parler davantage et, on l'espère, mieux). »

Une pluie d'oiseaux, Marielle Macé

« C'est le cependant le nid vivant qui pourrait introduire une phénoménologie du nid réel, du nid trouvé dans la nature et qui devient un instant – le mot n'est pas trop grand – le centre d'un univers, la donnée d'une situation cosmique. Je soulève doucement une branche, l'oiseau est là couvrant les œufs. C'est un oiseau qui ne s'envole pas. Il frémit seulement un peu. Je tremble de le faire trembler. J'ai peur que l'oiseau qui couve sache que je suis un homme, l'être qui a perdu la confiance des oiseaux. »

La poétique de l'espace, Gaston Bachelard

BIBLIOGRAPHIE

Une pluie d'oiseaux, Marielle Macé, José Corti, 2022

Un jour nous serons humains, David Léon, Espace 34, 2014

Comment la terre s'est tue, David Abram, La Découverte, 2013

La poétique de l'espace, Gaston Bachelard, PUF, 2004

La barque le soir, Tarjei Vesaas, José Corti, 2002

Jeux d'oiseaux dans un ciel vide – Augures, Fabienne Raphoz, Héros-Limite, 2011

La vie habitable, poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires, Véronique Côté, Atelier 10, 2014

L'état nomade, dirigé par Isabelle Miron, L'instant même, collectif exploratoire, 2021

FORMES CONCRÈTES : UN PROJET TRIPARTITE

1 / Une publication sous forme de livre d'artiste

- > Textes de création
- > Comptes rendus d'entretiens
- > Partie interactive, sorte de note au lecteur

2 / Une performance scénique en duo

- > Vocabulaire de gestes liés aux concepts d'envol, de révérence, de deuil
- > Diffusion d'extraits sonores des entretiens
- > Utilisation du livre d'artiste et de modules papiers comme éléments de scénographie

3 / Une cérémonie participative : une action collective symbolique

- > Procédé convivial de participation
(ex: écrire et aller jouer avec des cerfs-volants)
- > Collectage de la parole des spectateurs

ETAPES TEMPORELLES PRÉVISIONNELLES

PREMIER TEMPS

Entretiens / écriture / recherches plastiques pour un livre-objet

- 1/ Rencontres et interviews des différents spécialistes
(en amont et pendant la résidence)
- 2/ Ecriture poétique inspirée des entretiens et d'expériences sensibles dans le lieu de résidence (+ collecte, banque d'images)
- 3/ Première maquette de la publication [livre-objet]

-> Sortie de résidence : lecture d'extraits du travail poétique & du recueil d'entretiens

SECOND TEMPS

Recherches au plateau (mise en corps, en voix et en espace) /
entretiens / écriture / recherches plastiques

- 4/ Poursuite des rencontres et entretiens
- 5/ Exploration d'une forme scénique issue de notre écriture poétique [passage à la mise en espace]
- 6/ Maquette augmentée et impression pour étape de recherche

-> Sortie de résidence : Présentation de la publication + présentation d'un premier jet/extrait de mise en espace

TROISIEME TEMPS

Travail au plateau / travail plastique

- 7/ Approfondissement de la mise en espace
- 8/ Création de la partie interactive du projet [mise au point de la «cérémonie» collective]
- 9 / Passage de la maquette à la scénographie (expérimentation de modules type nappe-affiche-libre expression)

-> Sortie de résidence : Expérience performative et interactive, diffusion d'une version finale du livre-objet (?)

MÉTHODOLOGIE DES ENTRETIENS

Nous allons rencontrer des scientifiques (ornithologues, climatologues), des artistes (poètes, musicien.nes, performeur.ses, éditeurices...) et des thérapeutes (psychanalystes, neuroscientifiques...) pour les interviewer au sujet du deuil lié à la crise climatique actuelle.

Ces trois corps de métiers abordent la question du deuil de manière différente et il nous intéresse d'écouter et de questionner leurs visions. Leur croisement nous permettra d'aborder le deuil collectif dû à la crise climatique avec une pluralité de regards, un enrichissement de nos intuitions et un approfondissement de notre démarche.

Voici une première version des questions que nous souhaitons leur poser. Il s'agira ensuite d'interroger et d'analyser leurs points de convergence et de divergence afin d'ouvrir notre regard sur le sujet que nous abordons dans *Révérence*.

/ Pourrais-tu nous décrire ton métier/ ta pratique au quotidien ?

/ Quel sens profond donnes-tu à ton métier ?

/ Quelle est ta perception de l'histoire de l'humanité au regard de ta pratique ?

/ Par rapport à ton métier, que peux-tu comprendre du passé, du présent, et que peux-tu admettre au futur ?

/ Que t'évoque ce concept de «deep time» [temps à l'échelle géologique, qui est tellement plus grand que l'échelle de temps de la vie sur Terre] ?

/ Quelle relation as-tu à l'espace qui t'entoure, et aux histoires que ton environnement raconte ?

/ Quelle est, selon toi, la singularité de ton métier dans l'approche de la crise climatique actuelle ?

/ Avec quel vocabulaire te semble-t-il juste de parler de la crise climatique actuelle ? quel est le champ sémantique lié à ton métier ? penses-tu qu'il faille inventer des mots ?

/ Comment qualifierais-tu la crise climatique ?

/ Avec la crise climatique, qu'est-ce qui est en train de disparaître, ou a déjà disparu ?

/ Que sommes-nous en train de perdre ?

/ Considères-tu la crise climatique comme une opportunité de changement ?

/ Selon toi, comment passe-t-on de la prévention de la crise climatique à sa prise de conscience directe (et «corporelle») ?

/ Y a-t-il des penseur.se.s, des textes, des artistes etc. qui t'accompagnent concernant ton approche de la crise climatique ?

/ Quelles sont les réactions humaines dont tu es témoin vis-à-vis de la crise climatique et de l'extinction des espèces ?

/ Quelle est la tienne ?

/ Que t'inspire le deuil ? - en terme d'images, de représentations, d'association d'idées -

/ Que t'inspire la notion d'envol ? - en terme d'images, de représentations, d'association d'idées -

/ A quel point penses-tu qu'il est envisageable de tirer une révérence en tant qu'espèce humaine ? Que t'inspire le geste de «révérence» ?

/ Que signifie «célébrer» pour toi ?

/ Penses-tu que le vivant doit se célébrer en temps d'effondrement ?

/ Dans quelle mesure penses-tu envisageable de faire d'un déclin une célébration ?

/ Quelles seraient tes ressources pour passer de la prise de conscience de la disparition à la célébration de la vie ? Quelles sont les ressources que tu observes autour de toi ?

/ Qu'aimerais-tu dire aux jeunes générations dont l'éco-anxiété est si grande ?

La matière sonore et écrite qui résultera de ces entretiens nous permettra de nourrir notre publication et notre performance. Cette démarche d'entretiens nous permettra d'ancrer notre travail dans la recherche. Nous envisageons aussi la possibilité de collaborer avec des revues universitaires.

MANON RICO

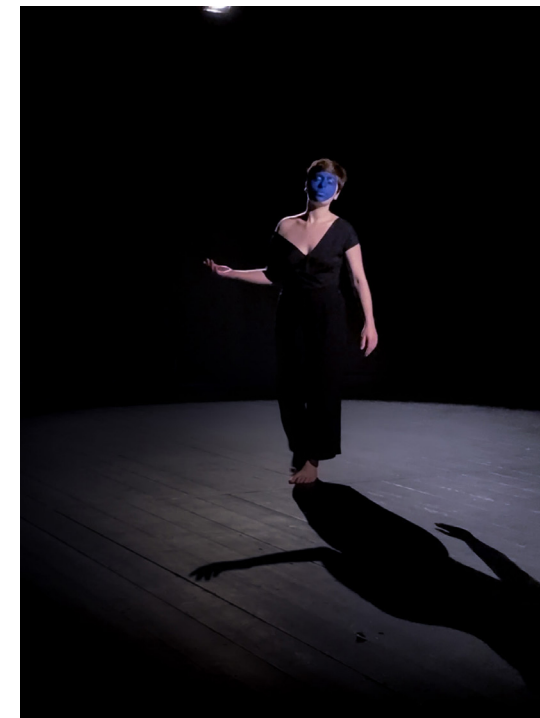
Après l'obtention d'un Master de recherche en lettres modernes à l'Université Jean Moulin de Lyon, Manon cherche à retisser les liens défaits entre son amour des mots, le déploiement de son imaginaire, son goût pour l'apprentissage et l'entièreté de son corps. Elle se consacre alors la création de sa première mise en scène-laboratoire, « Je n'ai pas de visage » une adaptation théâtrale des Vagues, « pièce poème » de Virginia Woolf.

L'année suivante, son projet en tête, en poche et en corps, elle intègre le Cycle d'Orientation Professionnelle du Conservatoire de Toulon, en département théâtre tout en continuant son travail de laboratoire avec une équipe de comédiens amateurs. Au Conservatoire, elle se forme à l'interprétation et à la danse contemporaine et obtient son Diplôme de fin d'études avec « Les Impuissants », adaptation de *La Pornographie* de Witold Gombrowicz, poursuivant sa démarche de passer de l'écrit au corps, de la lecture à l'adresse.

Elle intègre ensuite le Master de Création de spectacle vivant de l'Université Paul Valéry de Montpellier où elle développe notamment son travail d'écriture, de mise en scène et de performance. Elle s'intéresse tout particulièrement à la performance ri-

tuelle in situ, et présente « [Ceci est notre] Demeure », rituel funéraire à la Pointe du Salaison sur l'étang de L'Or puis « L'Île », performance de purification collective sur un îlot de la Vis, dans les Cévennes. Enfin, elle présente en binôme de mise en scène une adaptation des « Aveugles » de Maurice Maeterlinck au Théâtre National des 13 Vents de Montpellier. Son attention et sa curiosité se portent notamment sur les relations souvent invisibles entre un espace ou un territoire, des corps humains et la naissance d'un langage inédit qui témoigne de leur rencontre.

Les notions de territorialité, de témoignage et de partage du sensible sont au cœur de ses travaux. En 2019, elle cofonde à Toulon le collectif HORLAB avec lequel elle propose une cartographie de nos sensibilités et de nos intimes dans l'espace public, notamment à travers des performances pluridisciplinaires où elle intervient en tant qu'autrice de poésie et de théâtre, comédienne et performeuse. Dans ce cadre, elle propose aussi des ateliers d'écriture et d'expression corporelle à divers types de public, notamment au sein d'associations d'accueil d'exilé.es, de maisons de repos et de centres culturels. Les bandes sons de la série de performances amoureuses, poétiques, sonores et chorégraphiques « ENAMIGI » sont dispo-



nibles sur la [plateforme Sound Cloud](#). La captation intégrale de «Kunvenas / La Rencontre», premier chapitre de cette série, est disponible sur [Vimeo](#). Enfin, le clip de l'intervention poétique et publique «Manifesto» est disponible sur [Youtube](#). Ses recherches corporelles et relationnelles se nourrissent d'un travail d'écriture poétique qui irrigue sa pratique. Ses textes pour la série «ENAMIGI» avec le collectif HORLAB sont en voie d'édition chez On your slate, et elle vient de finaliser son premier recueil de poèmes, Piller le Temple. Elle poursuit aussi l'écriture de son premier texte dramatique, *Voici venir l'Ange [Veillée d'armes]*, monologue de réécriture de mythes en vers libres.

ALICE BAUDE

Pratiquant la poésie comme un moyen d'action, une façon de rencontrer, un regard sur le monde, le langage est son terrain de jeu à partir du moment où il entre en résonance avec l'autre. Souvent basée sur de texte, mais le texte n'est pas forcément un aboutissement. Alice Baude pratique des expériences poétiques qui sont en relation avec l'éphémère, l'immatérialité, l'invisible. Composant avec l'espace, tentant de créer la rencontre, elle pratique la poésie comme un art relationnel.

Son installation dans l'espace public [H2O=\\$](#) est une œuvre issue d'une réflexion contextuelle, qui entre en résonance avec son espace d'exposition (Le Bassin du Commerce, Le Havre) par rapport à ses enjeux sémantiques sur l'eau, l'argent, les fluides. La polysémie de l'œuvre est soutenue par la promiscuité avec le Casino, un dialogue avec l'environnement ambiant grâce aux miroirs dont la phrase flottante «LE LIQUIDE POUR SEUL REEL» est constituée. Le texte est flottant, intermédiaire, à fleur d'eau. Cela parle des transactions financières qui nous dépassent, des chiffres dans des ondes. C'est l'eau, que nous sommes à 60%, et qui tend à manquer. Ces mots visent à ouvrir des enjeux en argent, pour ne pas dire en

or bleu. Ce travail a été produit et exposé dans le cadre du festival *Un été au Havre* en 2020.

Diplômée d'un DNSEP (diplôme national supérieur d'études plastiques) en Design Graphique en Art, Media, Environnement, ainsi que d'un Master de Création Littéraire, les recherches d'Alice Baude font croisement entre l'espace, l'état de présence et la polysémie créative de la poésie.

Son projet Talamh, projet de cartographie sensible en Irlande, est une proposition d'exposition immersive pluridisciplinaire avec [Hannah Papacek Haper](#). Née de l'envie de mêler art et sciences, cette initiative est de proposer un témoignage de la terre, de l'eau, de la flore, de la pierre, des mythes, de l'affect, des données scientifiques d'un lieu. Elles travaillent avec différents médiums à faire sentir les différentes couches du paysage irlandais.

Son écrit *Les eaux mauvaises* sur la Seine, composé au Moulin d'Andé en 2019, est publié dans l'anthologie *Carnet de promenade le long de la Seine*, (édition bilingue, Terre en Vue, 2020) et dans l'anthologie *Les Seines possibles*, Catalogue d'exposition GéoSeine, 2020. Il est également diffusé en audio sur le site de [l'Escale littéraire](#). Il aborde la question des eaux salpêtrées, abîmées par les villes et l'activité humaine.

Différentes de ses installations et performances questionnent la relation des



gens à leurs territoire, comme [Infusion](#), série de performances participatives. Invitation à partager la tisane autour d'une grande table, les détails permettent à la cérémonie de s'inventer à chaque fois pour un lieu nouveau: Le Havre, Gérone, bientôt Douarnenez... ou encore [Ce qui nous traverse](#), labyrinthe de papier issu d'une période de résidence à l'HéSpace (Perpignan, 66).

Aspirant à nouer toujours davantage le rapport entre l'affect et l'écosystème, la question de l'extinction lui semble l'une des plus importante à aborder aujourd'hui en tant que créatrice.

TONALITÉ DE NOS UNIVERS ARTISTIQUE : MANON RICO

L'ÎLE - Eco-performance de purification collective / 23 septembre 2021 - Vallée de la Vis, LeGrenouillet / Dans le cadre du Master de création de spectacle vivant, Université Paul Valéry, Montpellier

Metteur.euse.s en scène et performeur.euse.s : Alice Marty - Carla Prieto - Manon Rico - Joe Vicaire

Vous trouverez dans le lien we-transfer joint à ce dossier le documentaire archivant le processus de création de la performance, incluant quelques images de la performance in situ. Attention, présence de nudité dans la vidéo.

Cette performance a eu lieu dans le cadre d'un stage d'éco-critique dans le gîte de la Source des Lutins avec Olivier Ledru, ingénieur formé en médiation de groupe et Laurent Berger, metteur en scène, performeur et directeur du Master de création de spectacle vivant de l'Université Paul Valéry. L'Île fait écho à trois jours de réflexions et de pratiques rituelles collectives autour de l'effondrement climatique et répond à la commande de création d'une éco-performance.

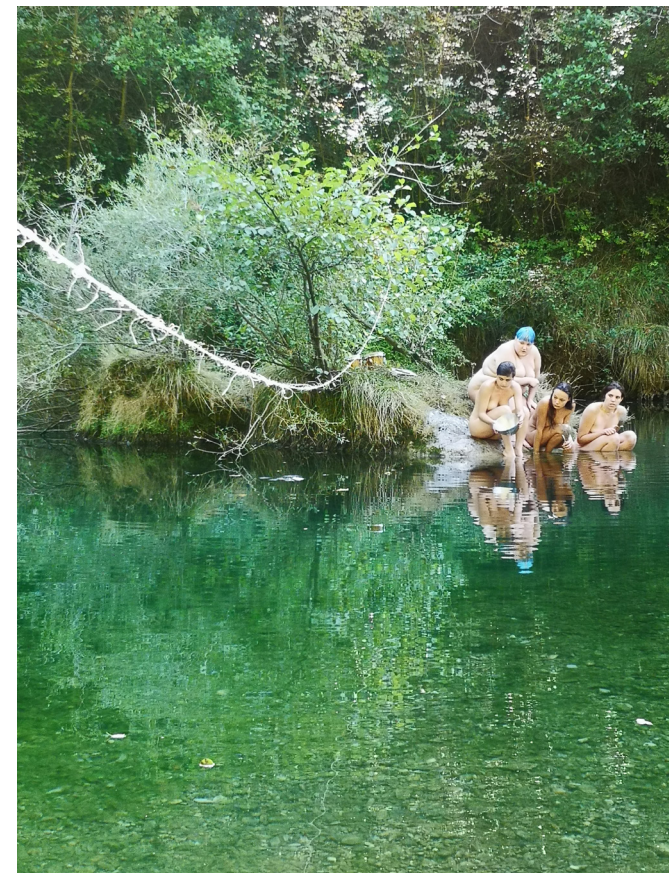
Texte documentaire de Manon Rico :

Vallée de la Vis, équinoxe d'automne. Le premier jour ici est un temps de rencontre. Le temps qu'il faut pour voir, pour entendre, pour sentir, pour répondre. Deux d'entre nous longent la berge gauche de la Vis, à contre-courant. Le sentier serpente et se tord entre branches et racines. Au bout de la mangrove, l'île attend patiemment qu'on la découvre. Fragment de roche au milieu de la rivière où quelques arbustes ont trouvé suffisamment de ressources pour croître. Ici aussi, la vie est possible. Une fois trouvé, le lieu appelle. Il ne demande pas, il n'attend rien, il appelle simplement à qui l'entend. Ce sera ici.

Performer, c'est peut-être agir. Assises autour d'une table nous cherchons quel geste sera le bon sur l'île qui appelle. Mais ce sont d'abord les images qui nous traversent. Sorcières. Nymphes. Femmes et animaux. Drapés collés à des peaux immergées. Ecorce, herbes, feuilles, pierres et coquilles. Nous voudrions dire le contact, le point de rencontre entre le corps et le lieu. Par où aller qui ne soit pas image, qui suive le geste juste ? L'une d'entre nous suggère de bâtir une cathédrale. Nous partons.

Sur la rive nous retirons nos vêtements. Premier dépouillement. L'eau glacée nous

arrache des cris, des rires, tord nos corps, ferme notre thorax, ouvre nos orifices, brûle nos peaux, et déjà nous sommes ailleurs. Nous évitons les écrevisses qui peuplent la vase. Nous nous tendons les mains, nous nous frottons le dos, nos regards inquiets savent qu'il faudra nous veiller. Premier geste : prendre soin.



Debout sur l'île, nous devons trouver l'équilibre individuel et commun. Nous rétablissons les forces, et sur cette fondation précaire nous bâtissons la cathédrale. Voyelle après voyelle, nos souffles voyagent à l'intérieur et le chant advient. Face au soleil qui nous sèche et nous chauffe, nous cherchons la rencontre des voix, le tintement qui parvient à l'oreille lorsque le son est juste. L'une d'entre nous pleure. Deuxième geste : résonner.

Revenues sur la terre, de nouvelles images apparaissent. Corps nus tour à tour aquatiques, minéraux, aériens. Tordus et déformés pour accueillir le souffle de tous côtés. Et puis le souvenir de l'eau glacée, des spasmes et des souffles coupés par le froid, l'irruption de la violence. Il nous faudra chanter jusqu'au cri, nous baigner jusqu'au plongeon, briser ce qui fait image. Quelque part entre le don, l'offrande et le sacrifice, quelque chose nous demande l'épreuve du corps. Il nous faudra veiller les uns sur les autres, et que quelqu'un sur la rive veille sur nous et sur celles et ceux qui assisterons à ce que nous ne nommons pas encore.

Le troisième jour, la cathédrale nous guide jusqu'au hurlement et nous invite à explorer. L'une d'entre nous se jette dans l'eau, le visage en avant, engloutie. Une autre se lave lentement. La troisième frappe un tambour. La quatrième chante. Quelque chose exulte, se dissipe, se dilate et se dis-

sout. Troisième geste : se purifier.

En suivant les lignes tordues de la mangrove, le lien s'est tissé qui nous reliait au reste du monde. Tout au long du sentier, nous déroulons des centaines de mètres de ficelles liant les branches, les troncs et les racines, formant une toile labyrinthique qui relie l'une d'entre nous jusqu'à l'île. Quatrième geste : guider.

Eau, terre, air. Deux d'entre nous partent en quête d'un grand bouquet de thym que nous pourrions brûler au bout d'un bâton pour clore le cycle des éléments. Le combustible ne prend pas. Il nous faut trouver l'élément indigène à consumer, qui permettra à la purification d'aller au-delà de nos quatre corps, et qui accompagnera le fil tissé entre l'île et la rive. Ce que nous voudrions laisser partir le long de l'eau est collectif. Nous demandons aux participants et participantes d'écrire ce qui doit être laissé ici. Nous brûlerons ce qui doit être brûlé et laverons ce qui doit être lavé. En chantant, en hurlant, en nous tordant, en frappant, en plongeant, en coulant d'un souffle commun. Et nous quitterons l'île et son langage. Tremblantes et renouvelées. Cinquième geste : revenir.



TONALITÉ DE NOS UNIVERS ARTISTIQUE : ALICE BAUDE

TALAMH - Projet de cartographie sensible en Irlande, 2022 - 2024 avec [Hannah Papacek Harper](#)

L'enjeu est de comprendre cette terre insulaire, et de la retranscrire intelligemment et de manière sensible. Au carrefour de l'exercice scientifique, proprement géographique et du voyage artistique, notre cheminement se veut intègre, complexe, «à tiroirs»; car la géographie qui nous intéresse est sensible certes, mais aussi topographique, morphologique – elle est une science, une expérience issue de protocoles et gonflée de la narration que nous en font ses spécialistes.

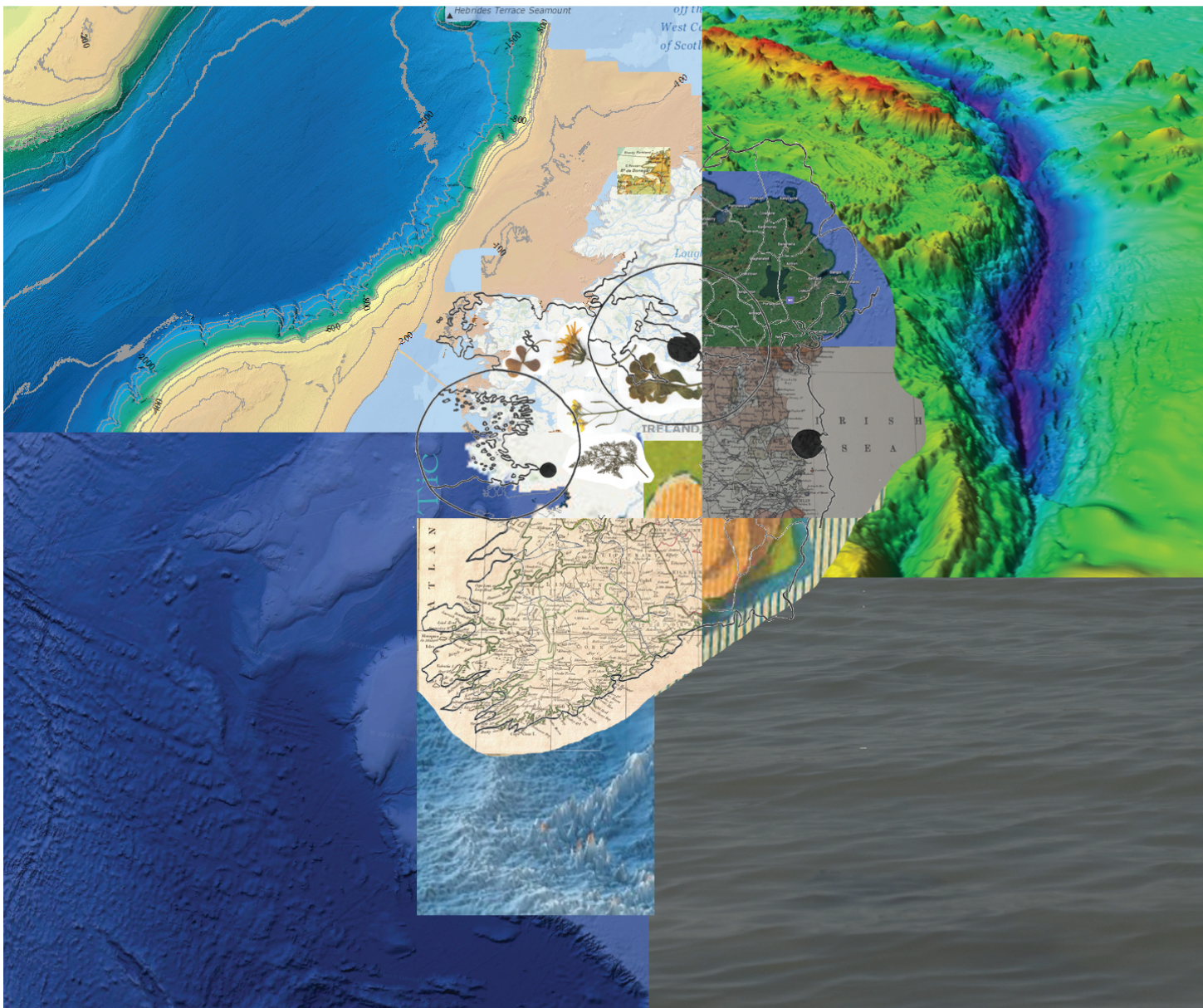
Lors de notre résidence de repérages (été 2022), nous avons interrogé botaniste, cartographe, habitants, géologue, chercheurs.

Il nous semble que le paysage ne parle pas de manière linéaire mais plutôt de manière réticulaire: nuages d'idées, cartographie complète dans laquelle des points de convergences fusionnent, alors que nous les croyions éloignés les uns des autres. Nous suivons la logique de la cartographie alternative qui admet la subjectivité du paysage.

Le projet de cartographie sensible est pluridisciplinaire par les différents médiums que nous souhaitons utiliser.

Notre recherche dans sa forme définitive sera une exposition immersive multimédia, avec des sons, de l'animation 3D, des captations audiovisuelles. Nous travaillons à ramifier différentes perspectives artistiques autour de notre projet (animation 3D, travaux sur le sentiment océaniques, sons expérimentaux issus de la nature...) et évidemment de travailler avec des artistes irlandais. Nous pourrions intégrer la résidence d'artistes [Interface, where science meets art](#) en 2024, moment où pourrions installer notre cartographie immersive à l'aide de vidéoprojecteurs. Nous envisageons de publier d'ici début 2023 un livre d'artiste, publication qui retracera la recherche géopoétique et son fil narratif conducteur. Notre souhait est de retranscrire les entretiens avec les différents scientifiques, les réflexions poétiques et littéraires sur la notion de territoire, d'anthropocentrisme et de «*deep time*». Ce livre sera sous forme de carte pliante, avec au recto le storyboard de notre immersion, et au verso la carte recomposée d'une Irlande prenant en compte les différentes couches de sens et de temporalités perçues au sein de notre première résidence de recherche qui a eu lieu cet été 2022.

Nous travaillons en partenariat avec le National history museum (Geology and zoology departments) de Dublin (EI), The Botanical Society (UK and EI), le Geography department, Trinity College (Dublin, EI), Goldsmith University Psychosocial studies (London, UK), Marine Institute, Infomar (cartographie, Galway, EI).



« Dans les abysses il n'y a pas de lumière. Dès la zone bathyale, dès mille mètres, et même avant : pas de lumière. Jamais. Noir profond. Des poissons y vivent et s'y reproduisent. Ils y déploient leur photoluminescence et leurs nageoires, leurs écailles, leurs épaisses gueules molles sans couleurs. Les poissons des profondeurs se passent de lumière, mais nous ne nous passons pas de poisson. Les poissons abyssaux constituent une nouvelle ressource halieutique non négligeable pour nous. Dans la cécité des abysses, il y a la pression. Il y a les tonnes de plomb aux fosses, l'eau devenue fonte dure. Et avec elle, toute la protection des énigmes. La force des insolubles. A chaque fois qu'on ramène un poisson abyssal à la surface, il est déjà mort, ou presque. C'est que la décompression est trop forte pour l'organisme. Comme si aucun ne voulait dévoiler le secret, se laisser capturer véritablement. Ainsi de la même manière qu'un rêve ne se laisse pas remémorer facilement, et que les objets que nous souhaiterions en ramener restent absents au réveil, les poissons des abysses ne vivent que dans les abysses.»

Réflexions, I, résidence de repérages été 2022, Alice Baude

UNE RÉFÉRENCE...



Jill Orr, *Southern Cross to bear and behold*, 2009, performance, Courtesy of the artist and This is No Fantasy

Les performances de Jill Orr sont à la fois poétiques et politiques, et se distinguent par leur intérêt constant pour les thématiques environnementales. L'artiste utilise l'impact sensoriel de son corps pour susciter une réaction viscérale aux dégâts infligés au paysage australien et, ce faisant, crée des images inoubliables annonciatrices de la préoccupation croissante de l'art contemporain pour la crise climatique ces dernières années.

TÉMOIGNER DES EXTINCTIONS

